présence du futur

philippe curval

l'odeur de la bête

denoël

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'odeur de la bête

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Futurs au présent
La forteresse de coton
Le dormeur s'éveillera-t-il ?
Regarde, fiston, s'il n'y a pas un extra-terrestre derrière la bouteille de vin

PHILIPPE CURVAL

L'odeur de la bête

roman

DENOËL

Extrait de la publication

© *by Editions Denoël, 1981.*
19, rue de l'Université, Paris 7e

Extrait de la publication

1.

Quelques minutes à peine après avoir savouré le plaisir de débarquer, d'accomplir minutieusement les formalités prometteuses de dépaysement, Antoine Stapole éprouva l'insaisissable sentiment de désir inassouvi qui s'empare parfois du voyageur lorsqu'il aborde un nouveau monde. Ce n'étaient ni les ombres projetées par un soleil jaune, aux rayons obliques, ni l'infinie perspective d'arcades qui s'ouvrait dès l'astroport franchi, ni même le froid vif à cette heure de l'après-midi, qui l'indisposaient ; mais plutôt la rémanence d'anciens paysages qui se superposaient à celui qu'il découvrait, brouillant les cartes de la mémoire, mêlant insidieusement à la surprise les images entêtantes du « déjà vu ».

Il avait pourtant préparé son arrivée sur Shafton, évitant soigneusement toute référence à son climat, à sa géographie, son histoire, sa population, interdisant autour de lui qu'on présentât la moindre monographie, le moindre guide, le plus insignifiant dépliant touristique. C'était en connaissance de cause qu'il avait choisi de s'y rendre : parce qu'il ne savait absolument rien de

Extrait de la publication

la planète, qu'il en ignorait jusqu'au nom avant de lire l'annonce y proposant un emploi.

Stapole avait ressenti ce petit coup au cœur qui présage des affinités électives en dénichant l'obscur petit texte dans les colonnes de *La Pravda*, édition télématique universelle :

Dem. jeu. med. exp. mal. gal. p. Shafton
Cy. 3 rem. g.g. sej. obl. min. 2 a. Ter. env.
cur. vi. journ. q. trans.

Le volontaire anonymat de la rédaction, l'absence de détails spécifiques, le parti pris d'abréviation au milieu des annonces libres d'un prix modique qui permettaient aux employeurs comme aux demandeurs d'y étaler une prose évocatrice, avec toutes les ressources de la télématique, avaient immédiatement attiré son attention, puis attisé son désir. De surcroît, son profil correspondait d'une manière idéale aux exigences de l'annonce : il était médecin, jeune, possédait l'expérience des maladies galactiques, appréciait la formule des salaires de gré à gré, n'avait aucun souci pour l'évolution de sa carrière et souhaitait avant tout connaître des univers dépaysants. L'idée de passer deux années obligées sur Shafton, planète anonyme tournant autour du troisième soleil de la constellation du Cygne, l'avait donc séduit.

Et voilà qu'une touche de mélancolie attaquait cette euphorie à laquelle il s'était préparé depuis longtemps, habituelle compagne de ses escapades lointaines.

Antoine Stapole avait beau essayer de réagir, provoquant en lui un émerveillement artificiel, accrochant son regard au décor de la rue qui défilait à travers les fenêtres du car, rien n'y faisait, il demeurait inapte à satisfaire sa soif d'exotisme. La nuque rouge et le crâne lisse du chauffeur engoncé dans un raglan de fourrure rase, l'odeur épicée des sièges en cuir d'un brun douteux, l'habituel lot de voyageurs à la trogne peu

familière, ne parvenaient pas à briser ce sentiment de reconnu qui se superposait à ses impressions. Alors, il choisit le parti contraire, ferma les yeux et se laissa glisser jusqu'à l'hôtel. Aussitôt, Antoine perçut les secousses transmises par le véhicule vétuste roulant à vive allure. Conservant soigneusement ses paupières closes, il partit à la découverte du bringuebalant itinéraire évoqué par de brusques sautes dans les ornières, des virages impromptus, des vibrations sur les pavés disjoints. Son corps découvrait le charme des promenades dans ce type désuet de véhicule à essence qu'il avait emprunté. Shafton se révélait dans son archaïsme à travers ses sensations de route. L'ivresse de la nouveauté se développait par un tout autre biais que ne l'avait imaginé Stapole.

Ainsi en allait-il parfois de ses rencontres avec le bizarre, l'étrange, le déroutant : elles ne se développaient pas à partir des images ou des sons, mais naissaient d'interférences particulières avec ses autres sens. Il fallait un voyageur à l'affût, comme lui, pour en saisir tout le sel et se préparer aux métamorphoses de son comportement à l'égard d'un milieu différent.

— Docteur Stapole, docteur Antoine Stapole !

Engourdi par cette extase en mineur où l'avait entraîné sa rêverie, il ne réagit pas sur-le-champ, réintégrant progressivement cette lumière dorée et ce petit froid vif qui constituaient à l'évidence l'atmosphère et le climat de Shafton en cette saison. Immédiatement, il reçut le plaisir tout neuf qui l'avait saisi tout à l'heure au débarquement : ce car ferraillant aux fenêtres ouvertes, les banquettes défoncées, la face rougeaude du conducteur qui venait de se retourner après avoir stoppé le véhicule, l'air faussement indifférent des voyageurs emmitouflés dans des vêtements de fortune, ne lui rappelaient en rien un précédent voyage. Il était bien

sur Shafton, l'une des planètes les plus reculées de l'œcumène, et le décor traduisait bien l'abandon où la tenaient ses légitimes propriétaires, les colons de l'Union socialiste.

— Docteur Stapole !

Un grand dadais à l'air mollasse sautillait sur ses jambes en tournant autour du véhicule à l'arrêt. Il brandissait une pancarte à diodes luminescentes où s'étalait l'inscription : HOTEL DU GRAND LENINE. C'était là qu'Antoine avait réservé une chambre avant de prendre contact avec ses employeurs. Il saisit son sac gonflé à l'hélium et le fit passer par la fenêtre. Le jeune Shaft l'avisa et se précipita pour le cueillir avec ses larges mains rouges, le déposa avec précaution, leva la tête à nouveau et dévisagea Antoine de ses yeux minuscules, légèrement exorbités et qui semblaient montés sur rotules ; ce dernier fit signe qu'il descendait, traversa le car, introduisit sa carte dans la fente réservée à la perception. Le conducteur se gratta la nuque à la lecture du chiffre ridiculement bas qui s'inscrivit sur le voyant, appuya sur le levier d'ouverture, et la porte pneumatique s'ouvrit avec un gémissement. Antoine jeta un dernier coup d'œil à l'intérieur du car avant de descendre : les passagers observaient la même désinvolture feinte. Une fois à terre, le voyageur perçut la différence de gravité qui existait avec sa planète d'origine et constituait la référence pour l'ensemble des mondes habités ; sa légèreté expliquait sans doute que le chasseur de l'*Hôtel Lénine* ait cette taille surprenante. Stapole, qui se singularisait d'ordinaire par sa stature, se sentit en état d'infériorité devant ce grand diable rouge qui l'examinait avec un air bêta, tenant la grosse valise gonflable comme s'il s'était agi d'un sac à main.

— L'hôtel est loin ? demanda-t-il.

Le Shaft, d'un geste inhabituel de sa main libre,

Extrait de la publication

exprima qu'il ne comprenait pas. Antoine, délaissant le russe, lui posa une seconde fois la question en interlangue. Le chasseur comprit ; ses yeux en forme de billes se déplacèrent imperceptiblement sur la droite, indiquant, au bout d'une longue prairie mal entretenue, un bâtiment longiligne dont les arcades recevaient de plein fouet les rayons du soleil couchant ; son fronton d'un style apparemment reconnaissable renvoyait la lumière en direction d'un bosquet d'arbres noirs aux feuilles luisantes qui s'embrasaient sous ces feux. Les colonnes, les voûtes, les proportions de l'*Hôtel Lénine* auraient puissamment évoqué une architecture classique si les lignes en avaient été plus rigoureuses, plus dessinées, si les parallèles en avaient été respectées. A cette distance, au contraire, tout semblait de guingois.

Stapole suivit le Shaft qui se dirigeait maintenant à grandes enjambées vers l'hôtel ; l'herbe jaune et rase donnait de l'élasticité à ce sol mal tassé où Antoine rebondissait avec allégresse ; çà et là, des épineux malodorants, des arbres nains, des bouquets de graminées aux tiges collantes déparaient l'ordonnance du parc et surtout, occultaient cette phosphorescence naturelle de l'herbe née de fines spores aux extrémités des tiges, polarisant les rayons ambrés du soleil. A mesure qu'il se rapprochait, Antoine Stapole ressentait avec plus de force cette impression de malaise que procuraient les lignes en déséquilibre du bâtiment, le désordre des structures. Il pressa le pas pour rejoindre le chasseur qui avait pris du large.

— Qui a construit cet hôtel, les Russes ?

— On ne sait pas, c'est très vieux.

Le laconisme du Shaft avait de quoi décourager. Antoine, qui se désespérait peu après son débarquement de son manque d'aptitude à ressentir l'exotisme de la situation, appréhendait cette fois de se laisser submer-

Extrait de la publication

ger par la montée de l'insolite ; subtile, Shafton s'insinuait en lui par mille détails invisibles à l'observateur superficiel et les ressemblances apparentes à première vue révélaient peu à peu leurs ambiguïtés. Oui, ces pelouses, ces boulingrins, ces arbres négligés, ces propylées suscitaient l'envie d'évoquer des décors connus. Oui, ce soleil bas, ces ombres obliques rappelaient irrésistiblement d'apaisants paysages de la Terre ; mais ces détails familiers avaient aussi le pouvoir de perturber la mémoire, de distordre le souvenir, de procurer enfin avec plus de violence que n'importe quel monde cent fois plus hétéroclite le sentiment de ne plus adhérer à la réalité.

Une fois sur le seuil de l'hôtel, les proportions du bâtiment redevenaient normales, les lignes s'apaisaient et l'aimable sourire du portier d'origine terrienne apportait cette touche de séduction nécessaire à une agréable villégiature.

— Vous avez fait bon voyage, docteur Stapole ?

— Je n'ai pas à me plaindre, c'est peut-être la première traversée que je fais sans orage magnétique.

— C'est que Shafton est située dans un coin bien calme. Vous verrez, je suis sûr que vous n'avez jamais connu un pareil repos.

— Il faudrait qu'il n'y ait plus de malades.

— Ah ! ça, évidemment, de ce côté-là tout n'est pas rose ! J'ai toujours pensé qu'on n'envoyait ici que des colons de santé fragile, parce que la planète n'a plus d'intérêt économique ni stratégique.

— Et ce n'est pas le cas.

— Non, je crois tout bonnement que les gens dépérissent d'ennui. Enfin, vous n'aurez tout de même pas trop de travail, il y a si peu de résidents.

— Et les Shafts, ils sont citoyens soviétiques !

Extrait de la publication

Le portier jeta un coup d'œil en direction du chasseur, qui patientait avec le bagage de Stapole à la main.

— Vous avez vu ces gaillards ! Le jour où ils tombent, c'est qu'ils sont morts.

Effectivement, le Shaft, avec sa peau d'un beau rouge, sa taille de colosse, ses yeux brillants et son air béat, ne paraissait pas près de succomber à une attaque de dépression nerveuse.

— Vous m'avez réservé une belle chambre ?

— Sans problème, l'hôtel est presque vide. Si vous voulez faire un tour au premier, vous n'aurez que l'embarras du choix. Piotr va vous accompagner.

Comme un automate répondant à un signal codé sur sa fréquence, le colosse s'engagea dans l'escalier. Antoine sortit sa carte de crédit. Le portier leva les mains.

— Vous plaisantez, tout est réglé par la ville de Soyouz.

Quelques minutes plus tard, Stapole prenait ses quartiers dans une vaste pièce aux murs lambrissés et dorés à la feuille. Le Shaft ouvrit les panneaux à claies qui masquaient la large baie, découvrant, entre les colonnes de pierre, la perspective reposante du parc qui s'étendait devant lui jusqu'à la chaussée où l'avait déposé le car.

— A quelle heure dîne-t-on ?

— On ne dîne pas.

Piotr, d'un geste éloquent, indiquait qu'il n'y avait pas de cuisine à l'hôtel.

— Il faut retourner en ville ?

— Oui, retourner.

C'était désespérant ! Antoine se sentait soudain accablé de fatigue. Et pourtant, il s'était abstenu de manger dans le petit cargo qui l'avait amené jusqu'à Shafton depuis le port de transit, tant les plats surgelés de

Extrait de la publication

deuxième main lui avaient paru suspects. Il allait demander comment se rendre jusqu'à Soyouz quand la porte de la chambre se referma ; le Shaft avait disparu. Il mit plus de temps qu'il n'escomptait pour découvrir la vidéo, car l'*Hôtel Lénine* n'avait pas été construit sur le modèle des chaînes intersidérales où il avait l'habitude de séjourner.

— C'est possible d'avoir un taxi ?

Le portier l'examina avec intérêt.

— Bien sûr ! Mais il y a un inconvénient si vous allez jusqu'à Soyouz : vous n'aurez jamais le temps de revenir avant le couvre-feu.

— Le couvre-feu ?

— Oui, tous les jours après le coucher du soleil, sauf pour les porteurs de laissez-passer.

— Je n'ai pas encore eu le temps de m'en procurer un. Vous auriez dû me prévenir qu'on ne servait pas de repas à l'hôtel.

— C'est Piotr qui vous a donné cette information ?

— Qui voulez-vous que ce soit ?

— Je suis désolé de devoir vous la confirmer.

Antoine chercha à savoir si le Terrien ne se moquait pas ouvertement de lui ; rien dans son visage affable ne pouvait le faire soupçonner. Rageur, il coupa la communication pour ne plus voir les traits fins, l'air serein du réceptionniste. A la perspective de passer encore une nuit sans dîner après une journée de vol, il se sentit vidé de ses forces, comme s'il était à court de carburant et risquait la panne sèche ; sans doute était-ce à cause du froid qui régnait dans la chambre. Le chauffage n'était pas branché et la venue de la nuit peu propice à améliorer sa situation.

Malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à dénicher les commandes de la climatisation ; sa fureur à l'égard du portier ne l'incitait guère à appeler ce dernier ; aussi se

débarrassa-t-il frileusement de ses vêtements, se glissa-t-il sous l'épaisse couette de lainage synthétique à ramages et chercha-t-il à gagner rapidement les terres apaisantes du sommeil. Mais celui-ci se refusait. Les yeux fixés sur la pelouse dont le jaune s'éteignait à mesure que déclinait le soleil, Antoine observa le jeu des ombres s'étirant sur le sol jusqu'à s'effacer tout à fait lorsque la nuit les recouvrit.

Au loin, un phare clignotant s'alluma, piquetant de bleu le crépuscule indigo, s'éteignit, puis se ralluma à intervalles irréguliers ; sur la gauche, derrière un bosquet d'arbres sombres évoquant un ancien souci de géométrie, d'autres phares semblaient délimiter une aire ; mais Stapole, qui les devinait à peine sous les touffes épaisses, ne saisissait ni ses dimensions ni son affectation. Dans cet acharnement à comprendre la géographie des ombres, il se calma doucement. Une douce chaleur réchauffait ses membres. Le trismus qui soudait ses mâchoires se relâcha. Bientôt, il perdit confusément le sens du dedans et du dehors ; sa chambre se prolongeait jusqu'à cet espace nouveau qui avait nom Shafton.

Pour la première fois depuis qu'il avait débarqué, Antoine Stapole se sentit véritablement ailleurs.

Extrait de la publication

2.

En se réveillant avec le jour, il eut nettement conscience que son environnement familier avait changé ; ne serait-ce qu'à cause de ce brouillard épais qui se pressait à ses fenêtres et semblait se prolonger jusqu'à l'intérieur de la chambre par sa lumière laiteuse. Antoine vérifia l'heure : en temps universel, il était exactement six virgule trente. La capacité de son bracelet-montre se chiffrait en milliards d'octets ; il fallait bien cela pour calculer cette heure idéale en fonction d'un nombre de paramètres inimaginable pour l'esprit humain et qui restituait à chacun l'impression qu'il poursuivait son existence sur sa planète natale, malgré les caractéristiques astronomiques si différentes du système solaire qu'il avait abordé. Mais, ce qui troublait plus encore Stapole, c'était que l'esprit s'attachait à résoudre ces problèmes de déphasage temporel et parvenait dans un délai très court à mouler l'oganisme au rythme artificiel, comme si une horloge avait le pouvoir d'effacer les heures anciennes et de produire un temps subjectif en rapport avec de nouvelles habitudes biologiques.

Voilà pourtant qui n'était pas en contradiction avec ses pensées intimes, car Stapole laissait entendre à qui voulait se prêter à ses mystifications, qu'à son avis la technologie avait précédé l'existence et que l'humain

était bien le produit d'une expérience menée par les ordinateurs qui avaient élaboré la galaxie.

Cette brusque révision de ses paradoxes préférés émoustilla son humeur. Il se leva dans la chambre glacée et tenta d'obtenir un filet d'eau chaude en ouvrant toute la robinetterie de la salle de bains aux marbres éclatants. Après plusieurs longues minutes de patience, il réussit à se doucher sous un filet d'eau tiédasse et parvint à se ranimer en se frottant énergiquement le corps avec une sorte de serviette en crin finement tissé, puis il se recoucha après avoir constaté que sa peau avait repris un rose de bébé.

C'était aussi cela, l'ailleurs : l'inconfort, le maladroit, l'insécurité. Antoine Stapole savait même goûter l'exotisme sous sa forme la moins commerciale, il lui suffisait en général d'un infime conflit avec son bien-être pour se mettre au diapason.

Le réceptionniste était fidèle au poste ; ses traits paraissaient encore plus détendus que la veille ; il sourit avec autant d'obligeance à l'appel vidéo d'Antoine.

— Ah ! docteur Stapole, vous avez bien dormi ?

— Je me sens léger comme une plume. Pour le petit déjeuner, je suppose que c'est pareil, vous n'avez pas de cuisine ?

— Nous n'avons pas d'énergie, plutôt. J'ai oublié de vous l'expliquer, hier soir. Vous savez, Shafton n'exporte pas grand-chose ; en revanche, elle n'importe pratiquement rien. Très peu de combustible, surtout. Ainsi, après le coucher du soleil, il n'y a plus d'électricité. Sauf pour les prioritaires.

— Ça devrait être le contraire.

— Les soviets ne sont pas fous, s'ils donnaient du courant la nuit, la consommation s'élèverait trop. Tandis que le jour, seuls ceux qui produisent...

Extrait de la publication

— Alors vous pouvez me produire un petit déjeuner, bien chaud !

— Il arrive dans deux secondes, par le monte-charge.

En effet, une pile de blinis, de la crème aigre et du café bouillant s'éjectèrent sans heurt et sans bruit d'un panneau qui se démasqua dans la cloison.

Quarante minutes plus tard, quand Antoine descendit dans le hall, Piotr le conduisit derrière l'hôtel jusqu'au parc de stationnement où l'attendait une énorme Tatra.

— C'est le taxi que j'ai demandé ?

— Pas le taxi, votre voiture. Voyez chauffeur.

A travers les vitres fumées, il distinguait une vague silhouette. Piotr insista :

— Shaft, bon chauffeur.

Il semblait particulièrement réjoui ce matin et son gros visage rouge l'exprimait sans détour ; avec son air pataud, ses grandes mains vineuses qui pendaient à la hauteur de ses cuisses, il tenait du paysan en rupture de charrue. C'était cela ! Shafton avait dû être jadis une planète agricole que le modèle colonialiste avait vidé de sa substance.

Un soleil dilaté, acide et pâle pointait dans les nuées et, se réfractant à travers les épaisses couches de brumes matinales, saturait l'atmosphère de ses rayons ; les formes obscures des bosquets, de l'hôtel et de la voiture se nimbaient d'un halo diffus. La porte de la Tatra s'ouvrit.

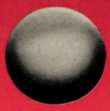
A l'invite de Piotr, Antoine y monta ; immédiatement il fut saisi par l'odeur de cuir rance des fauteuils mêlée au parfum de violette que devaient dégager les tentures de soie grège placées devant les fenêtres, à moins que ce ne fût ce bois sombre et passé à l'huile qui doublait la carrosserie.

— Je suis Virgil, on m'a affecté à vous conduire, camarade. Bienvenue sur Shafton.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

A peine débarqué sur Shafton,
colonie soviétique rachetée aux Américains,
Antoine Stapole éprouve un curieux malaise.
Est-ce à cause de Soyouz, la capitale,
dont les ruines semblent trafiquées
par quelque architecte fou ?
Ou bien parce que rien n'explique vraiment
la décadence du peuple indigène ?
"A votre avis, les Shafts
peuvent-ils devenir socialistes ?"
demande Gregory Benko, le soviet, au jeune médecin.
Ce sera le thème de l'étrange
enquête menée par Stapole.
Enquête perturbée par la présence des naonyths
que les Shafts traquent avec une frénésie maladive.
Et mise en péril par Nyth, la plus troublante
d'entre ces animaux nuisibles.



L'auteur :
Philippe Curval écrit de la S.-F.
depuis qu'il a gagné sa première machine à écrire, à quinze ans.
Aujourd'hui quinze romans,
une cinquantaine de nouvelles,
des traductions aux U.S.A., au Japon, en Argentine, en Espagne,
en Angleterre et dans les pays de l'Est.
Prix Apollo 1977 pour Cette chère humanité,
auteur d'une anthologie très remarquée, Futurs au présent,
dans cette même collection,
Philippe Curval est journaliste
et critique littéraire au Monde.

12.8

CRÉATION STÉPHANE DUMONT

Extrait de la publication